Le corps du savoir : Qualifier le savoir incarné du terrain

Auteur : Philippe Hert
Article
Editions : *Etudes de Communication* n° 42
Paru en 2014
17 Pages

Auteur :

Philippe Hert est maître de conférences en sciences de l'information et de la communication à l'Université d'Aix-Marseille, membre du Centre Norbert Elias UMR8562, EHESS-CNRS-UAPV-AMU, où il est co-responsable de l'axe "Sciences, Natures et Sociétés" et coordonne le domaine « Natures, genre, santé ». Ses travaux actuels portent sur les savoirs du corps.. Après des études d'ingénieur et une première expérience chez France Telecom, il se tourne vers l'anthropologie (DEA d'Anthropologie) et le travail social (dans une structure d'accueil et de réinsertion sociale). Cette expérience de terrain lui permet de développer une réflexion et une analyse sur le rapport au savoir qui débouche en une thèse de doctorat en anthropologie des sciences en 1998. Il publie alors les premières enquête de terrain existantes sur les usages d'Internet en France. Ses travaux portent alors sur les pratiques de communication dans les sciences, et donnent lieux à plusieurs recherches financées (ACI du ministère de la recherche, ANR). Depuis 2008 il travaille sur les savoirs autochtones, et mène des terrains d'enquête en Bolivie et au Brésil.

Pourquoi cet article :

Tombée dessus par hasard au gré de recherches distraites sur internet, je l'ai lu dernièrement, je l'ai trouvé passionnant.
Parce qu'il parle de la recherche, à travers le prisme du corps du chercheur sur son terrain, et parce qu'à travers cela, il parle de mon sujet de recherche, le corps du travailleur social sur son terrain.
Effet deux en un.

Le contenu et ce que j'en retiens :

Philippe Hert propose une réflexion, simple mais convaincante je trouve, sur la place, l'usage et l'apport du corps dans la recherche en sciences sociales.
Ainsi, il part du constat que, malgré le regain d'intérêt que connaît le corps, en anthropologie notamment, il reste source de méfiance et de prudence de la part de la profession et du milieu universitaire en général. Craignant une biologisation du social, le corps s'il peut être observé comme objet extérieur, parvient difficilement à imposer sa légitimité en tant que corps sujet, impliqué dans la recherche.

Les sciences se sont ainsi construites, aussi, par distinction, par contraste. Au sensible, à l'affect, à l'émotion, pour acquérir leur validité scientifique. Continuité de cette opposition corps/esprit qui structure et influence nos rapports au monde et notre mode de pensée.

Réinterroger cette conception, revient donc à « interroger les frontières entre un savoir (légitime) qui s'appuie sur son caractère non affecté et tous les savoirs qui restent attachés au corps qui sentent, éprouvent, s'émeuvent. »

Or selon l'auteur, c'est bien par cette « présence affectée, située, subjective et incarnée » que le chercheur prend contact avec son terrain, et qu'il obtient des clés de compréhension lui permettant par la suite de construire une autre forme de savoir...scientifique celui là.
Se pose alors la question de savoir comment rendre compte ensemble de ces différents savoirs « sans sacrifier à la forme communicationnelle de l'écriture scientifique [1]».

Les travaux d'Haraway[2] viennent étayer cette proposition, par le biais du concept de **savoirs situés** qu'elle développe, invalidant l'idée qu'un savoir puisse ne pas être déterminé par « des positionnement matériellement, socialement et historiquement situés ». L'enjeu est donc de parvenir à la prise en compte d'un contexte, et ses contingences, et « d'un engagement sans artifice pour des récits fidèles d'un monde 'réel' ».
Deuxième point qu'elle souligne, « le savoir n'existe pas indépendamment d'une qualification de ce savoir ». Il n'y a pas de « savoir » dans l'absolu, il y a des savoirs qui sont caractérisés d'une manière ou d'une autre.

S'intéresser aux savoirs à partir du corps c'est donc s'intéresser à des savoirs non qualifiés. Car exclus de cette qualification. C'est également s'intéresser aux sources, à la filiation, à la « généalogie qui situe ces savoirs ».

Avant de poursuivre sur la question de la qualification de ces savoirs, Philippe Hert propose un détour par deux approches distinctes, permettant d'envisager le corps non comme composant du savoir mais comme condition du savoir.
La première à partir de Spinoza, par l'intermédiaire de Laplantine[3], considérant le corps comme sujet, il soutient une pensée de la continuité où l'ensemble des fonctions et dimensions de la vie et de l'expérience humaine participe pleinement à cette vie. L'être est engagé dans sa totalité.

Philippe Hert se tourne également vers la perspective offerte par Merleau Ponty et la phénoménologie par le bais du travail de Varela[4].
Est défendue ici une approche de l'entre deux, de l'intermédiaire. Entre science et expérience, entre extérieur et intérieur de l'être. La corporéité renvoie donc à la fois à la construction des

---

1 W. Lepenies, *Les trois cultures. Entre science et littérature, l'avènement de la sociologie*, Ed.MSH, Paris, 1997

2 D. Haraway, *Manifeste cyborg et autres essais*, Exils, Paris, 2007

3 F. Laplantine, *Le social et le sensible, introduction à une anthropologie modale*, Le Téraèdre, Paris, 2009

4 F. Varela, E. Thompson et E. Rosch, *L'inscription corporelle de l'esprit*, Seuil, Paris, 1993

connaissances et à l'expérience vécue. « Le corps est cet intermédiaire essentiel qui nous fait advenir dans le monde et qui nous permet de contribuer à ce monde, non à partir d'une extériorité à ce monde mais de manière incarnée, en y étant impliqué ».
Varela parle d'enaction : la cognition est une action incarnée. Plus que ça la cognition dépend de cette corporéité.
Dans ces deux approches, le corps est l'élément même de la cognition.

Partant de ce constat, Philippe Hert interroge la construction des savoirs dans le travail du chercheur, résolument liée au corps de ce dernier.

Quel corps dans les savoirs du terrain ?

Le corps est ce lieu des perceptions et sensations qui constitue le premier lien, le premier rapport au terrain mais aussi et surtout, par ce qu'il renvoie au chercheur, il permet la possible rencontre avec l'altérité et renseigne à partir de ce qu'elle produit à l'intérieur de ce corps. « C'est dans le fait d'éprouver physiquement un terrain que commence véritablement l'enquête, parce qu'il y a prise en compte du vécu du corps et des pratiques corporelles dans l'épaisseur des relations, des intermédiaires, des lieux, des configurations matérielles et sociales, des médiations. **C'est à l'endroit où le corps est engagé qu'opère la volonté de savoir dans l'enquête de terrain** »
En cela le corps est toujours impliqué dans le savoir de terrain. Il donne accès à la compréhension du milieu. Et ce à chaque instant. Le corps est également ce qui limite. Limite au fantasme qui précède et accompagne chaque recherche, et limite en ce qu'il résiste, par ce qu'il capte, aux discours désincarnés et coupés de la situation dont ils parlent.
A partir des deux approches entrevues plus haut, s'ouvre deux perspectives sur la façon de définir le corps. L'une le pense comme instrument du savoir par l'élaboration du processus cognitif qu'il permet et renvoie à l'enaction. L'autre incite à envisager l'expérience corporelle et sensible comme dépassant sa possible qualification par le langage. Tout ce que l'on vit ne peut être dit. Ici le corps est envisagé « comme principe même de toute expérience possible [5]».

Quels savoirs en résultent ? Philippe Hert intègre ici la dimension politique qu'induit toute réflexion sur le savoir, à travers notamment une réflexion sur ce qu'il appelle la « confiscation de l'ignorance, c'est à dire la possibilité de maintenir une interrogation ». Selon lui en faisant du savoir scientifique le seul savoir légitime, la vulgarisation empêche tout questionnement individuel sur le monde et ses objets en imposant et diffusant un discours qui s'y substitue. De la même manière que le corps médical dépossède l'individu de son propre corps en disqualifiant ses savoirs personnels et les interrogations qui l'accompagnent, la vulgarisation scientifique exclue les savoirs du corps éprouvant pour les remplacer par un discours savant.
Ainsi en apportant des discours légitimes à tous propos, la vulgarisation asphyxie le questionnement.

Philippe Hert soutient et explique les raisons pour lesquels ces savoirs expérientiels résistent à la qualification.

---

[5] M. Henry, *Incarnation, une philosophie de la chair*, Seuil, Paris, 2000

En premier lieu, il s'agit de savoirs qui s'éprouvent pour être compris et ne s'expliquent pas. Il ne sont pas traduisibles par le langage sous forme de procédures. (Apprendre à faire du vélo en est une parfaite illustration). De la même manière le chercheur se retrouve sur son terrain impliqué dans de nombreuses actions qui font sens pour lui sans qu'il puisse en rendre compte.
Deuxièmement, selon les travaux de Laplantine, « ces savoirs excèdent ce que le langage peut en dire ». Il y a dans le savoir une part qui reste résolument non connaissable, nous libérant également de l'injonction au savoir. Il convient donc d'être vigilant en tant que chercheur de ne pas chercher à dire l'indicible, au risque de le réduire, de le travestir. Le savoir, perçu comme tentative de contrôle est envisagé en opposition à ce qui s'expérimente, à ce qui relève de « l'énergie de la vie », du lâcher prise, notamment par le biais des arts.
Troisièmement, le fait que certaines choses ne soient pas formulables ne signifie pas que ce ne sont pas des connaissances. Et cet informulable peut être appris, acquis et transmis sans pour autant avoir recours à des explications. Là encore, le domaine de l'art en offre l'illustration. Barba[6] parle de travail pré-expressif et qui passe par exemple par des techniques du corps, le préparant pour créer un « corps en vie ».
« L'insaisissable de la situation peut être préparé, pour qu'il surgisse au moment voulu, il peut faire l'objet d'un savoir sans pour autant être explicité, ni même être connaissable ». Cette forme d'accès au savoir, non dicible concourt également aux connaissances que le chercheur accumule sur son terrain, et construit sa posture sur ce terrain autant que les savoirs qui découleront de sa recherche.

Philippe Hert propose donc une approche des savoirs qu'il nomme « incarnés », qui constitue une alternative et un « contre-pied aux enjeux de pouvoir liés à la qualification des savoirs ».
Par ailleurs, cette forme de savoir qui sous tend la capacité à agir sur un monde changeant et dynamique, repose sur la dimension performative du corps

<u>L'ordinaire de la communication et la médiation des savoirs incarnés</u>

Si ces savoirs ne sont pas nécessairement qualifiables, l'expérience humaine ordinaire, elle, peut être partagée, autrement que par des mots. Il s'agit de « faire sentir » ces savoirs incarnés.
Capacités, dispositions qui sont ancrées et à l'oeuvre dans chaque situation de communication ordinaire. « Infra-ordinaire, qui repose sur des compétences implicites relatives à la situation de communication ». Il s'agit d'impensé, qui agissent par incorporation. Cet oubli des codes et des cadres, et leur incarnation serait une condition de l'efficacité de la communication.
Ces éléments « oubliés », inconscients, constituent en soi du matériau d'enquête pour le chercheur « au même titre que ce qui est énoncé directement ».

Loin de hiérarchiser les savoirs, Philippe Hert propose donc autre voie qui « consiste à rendre compte de ce qui passe inaperçu dans la rencontre – de l'ordre de l'infra-ordinaire et de la présence corporelle – non pas pour y poser une interprétation savante, mais pour faire entendre ces savoirs incarnés. »

Pour ce faire, l'auteur évoque la figure du clown, objet d'un de ces travaux de recherche, comme exemple d'une autre forme d'attention et de rapport au langage. Le talent du clown est en effet de

---

6 E. Barba, *Le canoë de papier : traité d'anthropologie théâtrale*, Ed. L'entretemps, Paris, 2014

saisir ce qui est et non ce qui est dit. « Mettant à jour ce qui se fait en général oublier », il offre une véritable pensée politique.

Il s'agit donc peut être de porter un regard qui s'en inspire, qui cherche à voir ce que verrait un clown, pour accéder aux savoirs incarnés.
Le corps, échappant au discours, parce que les dépassant, est une forme de résistance, à la réduction, à l'évidente transparence des mots. Il s'inscrit du coté du doute et de l'intermédiaire.

Ce que je m'en dis :

C'est un article dont j'ai eu envie de souligner presque chaque ligne. Je me suis dis que c'était un indicateur, soit de mon manque de discernement, soit de sa pertinence (de l'article, hein). Je parie sur le second.
Bien qu'il ne s'agisse pas d'un article portant sur le travail social, il constitue une passerelle qui me paraît solide. Le parallèle entre ses constats et observations sur le travail de recherche et mon objet de recherche me semble cohérent et me permet d'entrevoir des hypothèses de recherche que le terrain confirmera ou non. La lecture m'a fait l'effet d'un caisson de résonance, tant ces observations et propositions font échos à ce qui m'anime à travers mes questionnements, sans que je sache bien les nommer.

Attraper le corps par son absence, son ignorance, ou la défiance qu'il suscite en tant qu'entrée dans le savoir et porteur de savoir est une perspective d'autant plus stimulante qu'elle rejoint le constat que je faisais sur l'exclusion du corps dans le travail social et ses formations. La suite n'en a été que plus savoureuse.

Cet article et la manière dont y est traité le corps me permet également de toucher à tout ce qui me mobilise : rapport de classes, à travers cette polarisation des savoirs : savoirs profanes disqualifiés, versus savoirs académiques légitimes. Et ce qui se joue également en terme de rapport de force dans les équipes, par rapport au niveau de qualification des uns et des autres, les uns s'amarrant à des discours et corpus théoriques, les autres faisant sans cesse référence à des savoirs expérientiels, savoirs constamment mis en concurrence, comme l'expression de rapport de pouvoir sous jacents et constants.
C'est également une tension qui s'exprime en continue dans l'univers des caaruds. La formule officielle étant que personne ne connaît mieux la consommation qu'un consommateur, pourtant face à des récits d'expérience, les professionnels, forts de savoirs médicaux et scientifiques, viennent régulièrement mettre en défaut ce savoir expérientiel, au profit d'un jargon médical théorique délivré par le corps médical et les laboratoires pharmaceutiques. Il ne s'agit pas d'invalider l'un par rapport à l'autre. Mais la perspective de pouvoir entrer dans le savoir par la porte du corps, offre un champ d'études qui semble être au croisement des nombreux sentiers que j'emprunte et explore depuis le début du Dheps.
Considérer, comme le fait Haraway qu'un savoir est nécessairement situé, offre un éclairage nouveau sur mes réflexions sur les déterminismes sociaux et les marqueurs de classe.

Cette relation qu'ont les savoirs entre eux me permet également d'aborder une question latente de l'ensemble de mes écrits, la professionnalisation. Processus majoritairement conçu comme émergeant d'un univers dispensant du savoir valide justifiant la qualification des professionnels qu'il produit. La manière dont le cursus de formation et la professionnalisation du secteur social impactent le « faire métier » et oriente l'évolution de ce secteur m'interpelle sans que je sache réellement par quel bout l'attraper. Envisager de creuser la question de la professionnalisation et de la formation à partir des savoirs incarnés inqualifiables offre un accès particulièrement fertile pour aborder ce sujet.

Découle de cette lecture une palette de questionnements et d'interrogations que je transpose donc à l'objet qui m'intéresse :
- Le corps ou les notions qui l'accompagnent (sensibilité, intuitions, émotions, affects, perceptions,..) sont ils parlés, pensés, reconnus, pris en compte dans ce secteur et de quelle façon ? Tacites, officielles, sous jacentes, inconscientes,.. ?

- Dans le cas où le corps est invisibilisé, ce qui est tout de même un de mes postulats de départ, pour quelles raisons ? Qu'est ce qui rend le travail social si frileux aux savoirs « affectés », ou « incarnés ». Y a t-il, comme le nomme l'auteur au sujet des sciences sociales, une gêne, une méfiance à envisager le corps comme source de savoirs, et au profit de quels autres (savoirs). Si le corps est porteur de savoirs illégitimes, quels discours les remplacent, quels sont les savoirs valorisés, d'où viennent-ils.

Et surtout que crée ce manque, quel impacte a t-il sur les pratiques et l'agir professionnel ? Est-il perçu, conscientisé comme une inhibition ou cette dimension est-elle simplement évacuée du métier et de ses représentations ?
Par ailleurs s'il n'est pas nécessaire de qualifier ce savoir, il importe de pouvoir en témoigner. En témoigne t-on, malgré nous, dans nos milieux ? Et si tel est le cas, quelle est l'attention portée sur cette expression ? Est elle entendue, significative, valable, ou associée à une forme de parasitage, d'obstacle dans ce qui devrait constituer le « professionnalisme »,

- Si les savoirs liés au corps sont indicibles ou ignorés ils n'en restent pas moins existants. Il va de soi que tout comme le chercheur éprouve et comprend son terrain par l'intermédiaire de son corps, le travailleur social accède et comprend le milieu dans lequel il exerce grâce à celui-ci également. D'autant plus s'il est constitutif du savoir.
Alors, quels sont ces savoirs incarnés, où se logent-ils, comment interviennent-ils ?
Comment s'articulent-ils avec le discours du professionnel ?

Je pense en écrivant tout cela au corps du professionnel, j'aimerai ne pas oublier que l'autre aussi en a un.